

Le temps est révolu !

L'impulsion sociale dans le conte de Goethe du serpent vert et du beau lys

Ulrich Pütz

Dans son dernier ouvrage, *La délivrance de l'âme*, paru en 1993, Bernard Lievegoed désigna la période de 2020 à 2040 comme étant celle du moment crucial d'un combat qui ouvrira des abîmes démoniaques.¹ Lorsqu'on examine l'escalade progressive depuis mars 2020, il ne faut guère beaucoup d'imagination pour y saisir dans sa globalité, la potentialité sociétale destructrice monstrueuse qui s'y présente. Et une telle évolution se révèle dans toutes les couches de la société dans la manière d'aborder l'apparition du covid-19.

Dans l'évolution de l'humanité des virus ont toujours donné des impulsions évolutives essentielles.² Ils ont mis à nu à cette occasion les lieux de faiblesse de l'être humain lesquels ont exigé en retour une progression évolutive de sa part. Dans ces jours, il devient évident que cette progression évolutive imminente doit avoir lieu essentiellement aussi dans la vie de l'âme de l'être humain. Le problème médical a ainsi ôté le voile de celui sociétal. Si, voici quelques années en arrière, la plus grande majorité croyait encore que nous étions sur la voie d'une société ouverte, tolérante, voire peut-être même, pleinement respectueuse, alors cette illusion s'est dissipée dans le temps le plus bref avec la querelle autour du covid-19 et de son management. Des gens qui vivaient et travaillaient bien ensemble, en famille, entre amis, au sein d'organisations ou de collègues, se trouvent aujourd'hui devant les ruines d'une communauté polarisée, voire devenue hostile.

La capacité de construire des ponts entre les positions extrêmes ou bien d'équilibrer des positions ou des pensées contraires semble bien éteinte.³ Un penser de groupes, ancien et dépassé, divise les êtres humains en ceux-ci qui sont pour et en ceux-là qui sont contre. Nous = les bons, les autres = les mauvais. L'empathie déficiente se mute d'abord en agression verbale, avec laquelle on se bat systématiquement à coup de concepts bien *cadrés et nets* autour des oreilles.

Et là-dessous opère un réseau de peurs les plus diverses qui rendent les êtres humains émotionnellement sensibles de l'extérieur. Dans une telle disposition d'esprit, l'accès à son propre Je-soi et le recours au dialogue, de souverain à souverain, est perdu dans un vaste lointain. La Reine et le Roi sont morts !

Dans les années 90 du 18^{ème} siècle, il y eut un moment en Europe où la société fut bouleversée de manière analogue et marquée par des chambardements culturels massifs : la Révolution française, la fin de l'état féodal et le ré-ordonnement sociétal qui lui fut associé. Ce temps fut aussi marqué par des scissions, polarisations, des différends et des abolitions. Et de gigantesques épidémies de variole.

Mais ce temps fut aussi ensemencé de graines culturelles. Il y eut de grands esprits qui entreprirent la tentative d'engager des processus sociétaux de guérison comme autant de lueurs en cette période enténébrée. À côté de grands moments d'humanisme, tel que celui de la parution des *Lettres sur l'éducation esthétique de l'être humain* de Schiller ou bien de *La flûte enchantée* de Mozart, le recueil de nouvelles de Goethe *Unterhaltungen Deutscher Ausgewanderten [Entretiens d'émigrés allemands]*⁴ parut en 1795. Le propos cadre est un récit d'une famille qui s'est polarisée autour de positions opposées en relation aux événements révolutionnaires et qui a sombré de ce fait dans une profonde discorde. Pour comprendre l'événement et guérir les blessures profondes, des histoires sont racontées. Dans six de ces récits, il s'agit de morale et de culpabilité, jusqu'au septième, *le conte du serpent vert et du beau lys*, lequel s'élance à des hauteurs insoupçonnées.

La co-créativité, une vertu d'organisation sociétale

Le conte est tout juste à comprendre par l'intellect, mais il dépeint des images impressionnantes qui, tel un remède, étaient censées agir pour la société de l'époque, mais qui n'ont principalement rien perdu aujourd'hui encore de leur efficacité.⁵ Goethe y développe un cheminement sur lequel les éléments séparés d'une totalité — par le truchement d'un mouvement intérieur et extérieur — non seulement se réunissent au moyen d'un sacrifice authentique, mais élèvent encore l'être humain à une nouvelle hauteur en le faisant accéder à la souveraineté de son soi.

Dans la première moitié du conte, Goethe esquisse tout un canon de figures et de personnages telles qu'elles pussent être les plus diverses possible, voire en effet même se placées en oppositions : un vieux passeur tranquille ; des feux-follets jaboloteurs et arrogants ; le serpent vert, modeste et chaleureux en route vers sa métamorphose ; trois rois comme potentialités d'avenir et un quatrième comme caricature malade de facultés transmises : la sagesse infinie du Vieux avec sa lampe qui éclaire et l'auto-compassion geignante de son épouse, un géant insondable et dangereux et un carlin [petit bouledogue, *ndt*] pétrifié ; un faucon et un canari ; le jeune prince dépressif aspirant ardemment à la mort et la merveilleuse, mais inatteignable *Lilia* [personnification féminine du lys, symbole de la pureté virgine de l'âme. *ndt*] avec ses trois servantes. Et, tout particulièrement, un fleuve dangereux qui sépare durablement le monde de l'âme humaine de celui de l'esprit. La grande transformation finale ne devient possible que du fait que *toutes* ces fi-

1 Bernard Lievegoed : *Über die Rettung der Seele. Ein Vermächtnis. [Au sujet de la délivrance de l'âme. Un testament]*, Stuttgart 2021, p.144.

2 Non seulement les virus sont des accélérateurs de l'évolution, mais ils sont passés maîtres dans l'art d'intervenir fondamentalement dans l'héritage génétique d'une cellule, pour s'y multiplier... plus de 8 % de la substance héréditaire provient manifestement de virus. — www.spektrum.de/news/die-gute-seite-der-viren/1722318

3 Le rédacteur de cet article travail dans le développement organisationnel et le management des conflits, entre autres dans des contextes anthroposophiques où il y fait des expériences en partie dramatiques des situations de graves conflits qui se sont construits rapidement et ont atteint un potentiel destructif énorme.

4 Johann Wolfgang von Goethe : *Œuvres*, édition de Hambourg, vol. 4, Munich 1989, pp.1525 et suiv.

5 Cela dépasserait le cadre de cette contribution d'exposer ici en entier l'action du « conte ». Il existe un résumé de l'action sous : <https://trialog-gmbh.de/texte/maerchen.pdf> [Voir la traduction de ce résumé en fin de texte, *Ndt*]

[Pour plus de détails et d'études complémentaires en français voir aussi, chez EAR : Goethe *Le serpent vert*, conte, suivi du poème *Les Mystères*, accompagnés d'une étude de Rudolf Steiner, Éditions Anthroposophiques Romandes, 13 rue Verdaine-Genève, avec des illustrations d'Assja Tourgueniev, traductions et notes par André Tanner et René Vittoz. *Ndt*]

gures/personnages mettent en commun, sans prévention et avec conscience, à la disposition des uns des autres leurs compétences et oppositions : un acte de co-créativité authentique.

L'une des premières scènes-clefs, c'est la rencontre du serpent vert, devenu clairvoyant, avec les rois et plus tard avec le Vieux à la lampe dans le temple souterrain. Ici un dialogue a lieu entre le serpent et le roi en or, le représentant du penser, qui ouvre des perspectives sur le cours ultérieur du conte.

Le roi d'or demande au serpent : « D'où viens-tu ? » « Des fissures de la roche », réplique le serpent, « là où l'or gît. » — « Qu'y a-t-il de plus magnifique que l'or ? », demande le roi. « La lumière », répond le serpent. « Qu'y a-t-il de plus réconfortant que la lumière ? », demande celui-là. « Le dialogue », répond celui-ci.⁶ Or, lumière et dialogue : cette intensification renvoie à la vertu archétype du vrai dialogue créateur qui peut provoquer le changement authentique. Mais les phrases ultérieures montrent que ces trois rois ne détiennent encore aucun pouvoir, au contraire, car même le quatrième roi qui règne actuellement [Ici, il ne faut pas oublier l'activité ministérielle de Goethe, homme politique avisé ; voir, p.ex. : John Charpentier : *Goethe (éditions Jules Taillandier, Paris 1943. Ndt)*] à savoir, un agrégat composite exhibant de nets symptômes de décadence, qui revendique le pouvoir pour soi en bégayant.

Vient alors l'instant où l'événement se met en branle. Après que le Vieux a désigné le troisième « secret manifeste » comme le plus important — mais qui ne peut être prononcé qu'après la connaissance du quatrième — le serpent lui siffle à l'oreille que lui le connaît. L'appel tonitruant retentit à présent pour la première fois : « **Le temps est révolu !** » Ce que le serpent communique au Vieux, il le révèle ensuite par sa propre action : Je suis prêt à me transformer et à me transcender par mon sacrifice.

L'action se développe, à partir de ce moment-là, avec une dynamique croissante jusqu'au moment central où le prince désespéré, dans son aspiration à la mort, sacrifie sa vie par l'attouchement mortel de la belle *Lilia*. C'est à présent l'heur(e) du Serpent vert. Il entame un processus en sept étapes⁷, qui est plus qu'une délivrance ou une guérison. Il facilite ainsi une transformation authentique par la volonté de son sacrifice.

Étapes évolutives

Dans une première étape, le serpent forme de son corps un cercle entourant le cadavre du prince. Celui-ci en reçoit une protection, une démarcation, qui empêche que son individualité se perde ou se corrompe. La belle *Lilia* se fige sous le choc, avec l'aide de ses trois servantes, elle en arrive cependant à la possibilité de se percevoir elle-même, pour la toute première fois et à en éprouver ainsi une fierté de soi.⁸ Cette

6 Johann Wolfgang von Goethe : *op. cit.*, p.215.

7 Ici je me réfère au travail admirable de Johannes Reiner : *Sieben Schritte der Selbstwerdung [Sept étapes du devenir à soi]*, Stuttgart 2019.

8 Le sentiment de soi dont il est question ici, se comprend au sens de la strophe michaélienne du *Calendrier de l'âme* de Rudolf Steiner (*Wharspruchworte (GA 40)*, Dornach 2005, p.35 : « *Natur, dein mütterliches Sein, / Ich trage es in meinem willenswesen. / Und meines Willens Feuermacht, / si Stählet meines Geites Triebe, / daß sie gebären Selbstgefühl, / zu tragen mich in mir.* » (Nature, ton être de maternité, / Je le porte dans l'essence de mon vouloir. / Et l'ignition de ma volonté, / acièrent les impulsions de mon esprit, / de sorte qu'elles enfantent la **fierté** / de me porter en moi-même). [aciérer = convertir en acier (Lit-

tré = Vol. 1, p.57, ndt] de sa perplexité toute émotionnelle. Dans une troisième étape, le serpent vert veille à ce qu'aucune ténèbre ne puisse surgir et intervenir ici. Il fait resplendir sa propre lumière, et appelle même à l'aide le Vieux avec sa lampe, tandis que l'autour (*Habicht*) fait rayonner depuis le ciel le dernier éclat du Soleil couchant, et même le voile de *Lilia*, qu'elle reçut à la deuxième étape, se met à luire d'une douceur rosée [littéralement couleur de la Rose, ndt]. La perte de la lumière, la lumière de l'esprit, serait ici une perte d'orientation intérieure jusqu'à même celle de la perspective du but prophétisé de la transformation définitive. L'appel lancé à la troisième étape c'est : « protège la flamme ! »

Le Vieux avec sa lampe apparaît au tout dernier moment et veille à ce que le groupe collabore de manière co-créative par deux déclarations : « Quant à savoir si je peux aider, je ne le sais point ; car un individu isolé n'y peut guère, au contraire seul celui qui s'unit à beaucoup d'autres et à la bonne heure peut y parvenir. »⁹ À présent le Vieux doit encore veiller à ce que les participants ne progressent pas simplement et seulement « bras-dessus bras-dessous (*Unterhaken*, [par exemple à l'instar de ce qui se passe ordinairement et couramment dans un « groupe » d'études anthroposophiques, à savoir aussi « cahin-caha » ! *Ndt*]) et se solidarisent tout en s'avachissant [avachir = perdre la fermeté de la forme, *Littre*, vol. 1, p.378]. Tous doivent donc se concentrer sur leurs possibilités individuelles et contribuer à ce qu'ils puissent faire au mieux ensemble : « Le Vieux regarda les étoiles et commença à parler : « Nous sommes rassemblés à l'heur(e) heureuse ; que chacun accomplisse sa fonction, que chacun fasse son devoir, et que les souffrances isolées se dissolvent en soi, de la même façon qu'un malheur commun dénature toute joie individuelle. » Après ces paroles surgit un vacarme surnaturel, car toutes les personnes présentes parlèrent pour elles-mêmes et exprimèrent tout haut ce qu'elles eussent à faire. »¹⁰

C'est la fin de l'antique identification de groupe et le début d'un individualisme qui initie le travail collaboratif « à la hauteur des yeux » comme un facteur de réussite. Une co-créativité à l'instar d'un pont jeté entre les êtres humains les plus différents. À partir de cette substance nouvellement créée, le groupe peut se mettre en mouvement et retourner au royaume humain depuis le royaume glacial de *Lilia*. Le serpent, qui put jeter un pont à plusieurs reprises sur le grand fleuve, le fait maintenant dans une beauté et une vertu de somptuosité rayonnante qui n'ont jamais existé avant. S'associer et jeter des ponts forment la signature de cette quatrième étape.

Après que le serpent eut fait cadeau de sa force de vie au prince et qu'il se fut lui-même transformé en pierres précieuses, le groupe peut entrer dans le temple souterrain. Ici il se révèle que le roi composite n'a pas encore du tout compris la mutation du temps de sorte que le coagulât [fut-il quand bien même « jupitérien » ou « fédéral », ndt] qu'il forme lutte encore à toute force pour conserver son pouvoir. Mais il ne faut guère arrêter la métamorphose pour autant et le temple commence à se mouvoir en s'arrachant des profondeurs du royaume des stases rocheuses vers la surface où il sort en émergeant du grand fleuve. Car la cinquième étape de la transformation sociale requiert que l'on se meuve intérieurement et extérieurement en un nouveau lieu, en déplaçant son propre centre.

tré : Vol. 1, p.57, ndt]

9 Johann Wolfgang von Goethe : *op. cit.*, p.230.

10 À l'endroit cité précédemment, p.231.

C'est-à-dire que continuer de séjourner dans un environnement habituel, avec les modèles des penser, sentir et vouloir traditionnels, cela n'est plus conciliable avec une évolution authentique. Cela se produit au plus clairement chez la belle Lilia : elle a abandonné elle-même son royaume de pureté glaciale.

Le prince, qui n'avait directement jusque-là que la vie, mais aucune conscience encore, se voit gratifié par les trois rois : « Aux pieds du roi d'airain se trouvait une épée en un fourreau de bronze. Le jeune prince se la ceignit. « L'épée au flanc gauche, la main droite libérée ! », s'exclama le maître de la force. Ils se rendirent ensuite auprès du roi d'argent qui inclina son sceptre vers le jeune prince et, d'une voix obligeante, lui dit : « Pais les brebis ! ». Au moment où ils arrivèrent devant le roi d'or, celui-ci, dans un geste de bénédiction paternelle, posa la couronne de chêne sur le chef du jeune prince et déclara : « Connais le souverain bien ! »¹¹

Dans la sixième étape de cette évolution, il s'agit de l'acquisition de l'inspiration et de la conscience dans le penser, le sentir et le vouloir. La parole de vérité *Ecce Homo* de Rudolf Steiner la décrit de manière imagée :

*In dem Herzen webet Fühlen,
In dem Haupte leuchtet Denken,
In den Gliedern kraftet Wollen.
Webendes Leuchten
Kraftendes Weben
Leuchtendes Kraften
Das ist — der Mensch*¹²

Au cœur trame et tisse le sentir,
Au chef brille et éclaire le penser,
Dans les membres s'évertue le vouloir.
Rayonnement tramant et tissant,
Opérativité s'évertuant
Vertus éclairantes
C'est — l'être humain.

La septième étape de transformation est encore attendue. Laisser devenir substance ce qui relie et associe n'est possible que par la vertu créatrice de l'amour. Seul le renoncement au pouvoir permet d'être tout proche d'autrui : « Ô mon ami ! », poursuit le jeune prince, en ce tournant vers le Vieux et en prenant en considération les trois statues-colonnes royales sacrées, « sublime et assuré est le royaume de nos pères, mais tu as oublié la quatrième vertu qui domine le monde encore bien antérieurement, universellement et assurément : la vertu de l'amour. » [ce ne peut être ici une « force », mais bel et bien une **vertu du Logos** car elle précède la force, elle est au **principe** même du monde, avant même l'amour du Fils, c'est même l'amour sacrificiel du Père (le sacrifice des Trônes), voir le prologue de l'Évangile de Jean, *ndt*] Sur ces mots le jeune prince se jeta au cou de la belle *Lilia* ; elle avait rejeté son voile et ses joues se colorèrent alors du plus bel incarnat immarcescible. Là-dessus, dans un sourire, le Vieux dit : « L'amour ne domine pas, mais il construit et c'est [bien, *ndt*] plus. »¹³

L'être humain souverain

Nous voici parvenus ici au cœur de la métamorphose. Le résultat de ce long processus c'est l'être humain souverain, qui peut se conduire à partir de la Jé-ité même et devenir libre de ce fait d'agir vis-à-vis des autres êtres humains à partir de la vertu d'amour, de sujet à sujet. Dans la *Philosophie de la liberté*, cela signifie : « Vivre dans l'amour de l'action et laisser vivre dans la compréhension du vouloir d'autrui, telle est la maxime de l'être humain libre. »¹⁴

Si le regard pivote à présent, et revient sur la situation sociale décrite au début, alors il s'avère que nous sommes en train de nous mouvoir en direction opposée à un tel processus. Au lieu de devoir découvrir la Reine ou le Roi [le Riel ?, *ndt*], en nous, ce qu'on exige de nous c'est au contraire « l'état de servitude ». Au lieu de tenter une société ouverte et tolérante, c'est la dévaluation et la démarcation intenses qui sont activées et prédominent. Au lieu d'exercer une culture de l'écoute et de la compréhension mutuelle, nous nous confrontons aux concepts cadrés et aux [pré]-jugements.



Le « conte » décrit un cheminement existentiel évolutif pour une époque dans laquelle des individus œuvrent à leur autodétermination, en allant à l'encontre de la dynamique générale. Cela revient à ici à tout un chacun de tenter de créer pour cela les conditions pour édifier lui-même suffisamment de résilience en soi, une sorte de ravitaillement pour aborder les années, qui — si Lievegoed eut raison en dessinant cette perspective — se trouvent encore bien présentes devant nous. Joseph Beuys en formula le motif directeur de son côté, dans une interview peu avant sa mort : « Je veux dire que tout être humain est un Roi/Reine [Riel? Ndt], et donc que la dignité de l'être humain se trouve dans sa souveraineté. »¹⁵

Die Drei 1/2022.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Ulrich Pütz est né en 1956, il est conseiller en matière de développement organisationnel et management des conflits chez *Trialog* — *Art du développement* à *Mönchengladbar*. L'illustrationci-dessus est de **Merten Roettig**.

11 À l'endroit cité précédemment, p.237.

12 **GA 40**, p.140.

13 Johann Wolfgang von Goethe : *op. cit.*, p.238.

14 Rudolf Steiner : *La philosophie de la liberté (GA 4)*, Dornach 1995, p.166.

15 Extrait du film : *Joseph Beuys* (BBC Arena, 1987) — <https://youtube/BvbV31OjLYg>

Deux feux-follets espiègles traversent le grand fleuve, en recourant au service d'un vieux passeur et tentent de régler leur passage avec leur monnaie d'or. Or, le passeur redoute que leurs pièces, en tombant à l'eau du fleuve, n'en bouleversent dangereusement les flots. Il refuse donc les pièces d'or et au lieu de celles-ci, comme de coutume, il souhaite recevoir neuf légumes-fruits de la terre pour prix de leur passage et les feux-follets doivent les lui promettre à contre-cœur. Ainsi peuvent-ils seulement ôter le charme qui les cloue au sol et continuer leur chemin. Le passeur porte les pièces d'or dangereuses dans la montagne et les jettent dans une profonde fissure, dans laquelle vit le « beau serpent vert ». Celui-ci s'éveille aux tintements des pièces d'or tombant dans son gîte et les avale de sorte qu'il en devient transparent et brillant. Pour se réjouir de sa lumière et reconnaître les choses qu'il n'avait pu sentir jusqu'à présent qu'en les effleurant, il part en voyage et rencontre les deux arrogants feux-follets jaboteurs et dissipateurs de pièces d'or, qui sont en route vers le palais de la belle *Lilia*. Néanmoins, le palais résidentiel de celle-ci se trouve sur l'autre rive du grand fleuve, d'où ils sont directement venus. Pour retraverser le fleuve, le serpent leur conseille donc de se servir de son propre corps à l'instar d'un pont ou bien de mettre à profit l'ombre du géant à midi, puisque le passeur, lui, ne peut que faire passer quelqu'un sur la rive où ils se trouvent, or, jamais personne ne peut autrement retraverser le fleuve dans l'autre sens.

Le serpent continue de ramper dans le sombre sanctuaire souterrain, il explore la rotonde obscure où se dressent quatre statues-colonnes royales, qu'il n'a fait qu'effleurer jusque-là : une en or, une en argent, une en bronze et une un coagulât composite, afin de les voir sous sa propre lumière. Il y rencontre un Vieil homme « portant une lampe ». Après un jeu énigmatique de questions-réponses entre les statues royales et le susurrement du serpent à l'oreille du vieil homme à la lampe, ce dernier s'exclame soudain : **Le temps est révolu !** Alors le décor se modifie : le serpent s'enfuit vers l'est, le vieil homme sort vers l'ouest.

Une fois revenu à sa hutte, son épouse lui raconte qu'elle a reçu la visite de deux feux-follets, insensés dévoreurs et dilapidateurs d'or autour d'eux. Elle leur a sottement promis d'apporter au passeur les légumes-fruits en règlement de leur dette auprès de lui. Son carlin, qui a avalé quelque-unes de ces pièces en est mort. Le Vieux à la lampe peut transformer le carlin en onyx. Il envoie son épouse porter les légumes-fruits au passeur et le carlin pétrifié à *Lilia* qui, d'une part, peut ressusciter la vie de la mort et, d'autre part, doit nécessairement faire mourir toute vie qu'elle effleure d'un simple attouchement. En route, le géant dérobe à la vieille quelques-uns de ses légumes-fruits et le passeur — qui vient tout juste de faire traverser un jeune prince au désespoir — est mécontent de cette livraison incomplète, étant donné qu'il doit dûment en faire don au fleuve. En dédommagement, la vieille met sa main en gage, qui commence alors à se ratatiner et noircir.

En compagnie du prince désespéré — qui a perdu toute vitalité dans son aspiration ardente et malheureuse envers *Lilia*

— la vieille retraverse alors le fleuve en profitant du pont que le serpent construit désormais dans toute sa transfiguration au-dessus de l'eau. À la suite de cela, le serpent ayant repris alors sa forme primitive, les suit et ils arrivent ensemble auprès de *Lilia*, laquelle est dans l'attente et nourrit l'espoir fervent d'une rédemption à l'échéance temporelle prophétisée d'un nouveau pont et d'un temple au bord du fleuve, plus grands. Son canari vient de mourir en se réfugiant auprès d'elle, tout apeuré par un autour agressif qui volait vers lui. Elle ranime à présent le carlin offert par le Vieux et se met à jouer avec lui ; ce sur quoi le prince, par désespoir suicidaire, effleure la bien-aimée qui, impuissante alors, doit assister à sa mort provoquée par son attouchement.

Le serpent forme immédiatement de son corps un cercle autour du prince défunt. Et il proclame que la sauvegarde de celui-ci doit se produire avant le coucher du Soleil, avant que le corps ne se décompose. *Lilia* reçoit un voile luminescent de ses servantes et l'autour, s'élevant à l'aplomb très haut au ciel, leur renvoie les ultimes rayons du Soleil couchant. Appelée par « l'esprit de sa lampe », le Vieux se voit ainsi conduit au jardin où ils sont tous rassemblés. Il encourage alors tous les présents à se concentrer et méditer sur leurs facultés individuelles, parce que la sauvegarde ne peut s'effectuer qu'ensemble.

Ensuite, ils transportent le jeune prince défunt sur l'autre berge du grand fleuve, en passant par le pont du serpent désormais particulièrement transfigurant. Sur les instructions du Vieil homme, *Lilia* saisit de ses mains le serpent et le jeune prince défunt et, comme le serpent est prêt à se sacrifier, il fait cadeau de sa vertu de vie au prince tout en se métamorphosant lui-même en de merveilleuses pierres précieuses que le Vieux remet au grand fleuve. Le jeune prince et le canari retrouvent ainsi la vie. Mais le prince demeure privé de conscience. À présent, les feux-follets les conduisent auprès des rois dans le sanctuaire sous-terrain. Après que le roi composite s'est effondré en perdant toute consistance, le Vieux à la lampe proclame pour la troisième fois : **Le temps est révolu !**

Le temple s'arrache alors des profondeurs et des métamorphoses se produisent : la hutte du passeur devient un autel. Les anciens rois transmettent leurs vertus au jeune prince : la sagesse, l'apparence et le pouvoir et *Lilia* est élevée au rang de Reine. Le Vieux dit : « *l'amour ne domine pas, mais il construit ; et c'est bien plus* ». La vieille ne sauve pas seulement sa main en se baignant dans le fleuve, mais elle s'en trouve encore rajeunie, de même que son époux, qui se place au service du nouveau roi en compagnie du passeur. Le géant chancelant au-dessus du pont, sur lequel s'avancent alors gens et convois divers, s'immobilise soudain sur le parvis du temple, pétrifié en une obélisque de pierre au beau milieu de douze signes mystérieux. L'autour capture de son miroir la lumière solaire et la conduit sur l'autel devant lequel se tient le couple royal entouré de son peuple en prière. Les feux-follets forment la conclusion en répandant des pièces d'or sur le peuple et en déclenchant de ce fait un petit chaos.

Source : <https://trialog-gmbh.de/texte/maerchen.pdf>
(Traduction Daniel Kmiecik)